L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 8 MAI 1893. 66ème Année

Entered at the Post Office at New Orleans, La Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 8 MAI 1893.

Buteur & Donnet,
Propriétaires-Editeurs.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

EDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00
Un s'abonne aussi, à la semaine, aux les par tours.	

EDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Anecdotes sur Napoléon Ier.

M. Frédéric Masson poursuit dans la *Vie Contemporaine* ses intéressantes études sur Napoléon Ier. De l'article para dans la fascicule du 1er avril, nous détachons les passages suivants :

L'ÉCRITURE ET L'ORTHOGRAPHE DE NAPOLÉON Ier.

L'écriture de Napoléon Ier est mauvaise, mais elle est pire lorsque la lettre est un peu longue. Dans les apostilles, on peut généralement la suivre, et les chiffres sont toujours d'une netteté absolue. Sans doute, cette écriture, qui dès la jeunesse est mal formée, est encore déformée plus tard par la myopie ; mais les caractères de certains morceaux célèbres, les plus reproduits en *fac-simile*, l'acte de l'abdication, par exemple, et la lettre au Prince-régent, ne peuvent servir de type. Ils sont tracés avec un tremblement et une agitation que la situation explique. En général, on parvient à déchiffrer les lettres courantes. Le discours que l'Empereur prononça au Champ-de-Mai et qu'il écrivit phrase à phrase de sa main, sur des morceaux de papier séparés, est parfaitement clair. Lorsque Napoléon le voulait, il pouvait à être lisible, mais il est certain que cette application le fatiguait infiniment.

Ce qui complique, c'est l'orthographe souvent incorrecte : tantôt des réminiscences italiennes, comme lorsqu'il substitue le *i* au *y*, par exemple dans *Cabinet* qu'il écrit *Gabinet* (et aussi *Gaffarelli* pour *Caffarelli*), tantôt d'inconsécutives tentatives de néographie surtout dans les noms propres qu'il orthographie tels qu'il les prononce : il ne manque jamais d'écrire *Tuperand* ou *Taillerand* pour *Talleyrand*. Tout le monde alors disait ainsi et c'était la tradition. Pour d'autres noms, même des personnes qu'il connaît le mieux, il modifie l'habitude : ainsi, sous sa plume, *Tascher*, le nom de sa femme devient *Tachere*. Quant à *Menelaï* son secrétaire, il faut qu'il soit *Menelaïe*, cela sans raison ; pour les mots courants, des incorrections quelquefois, mais plus rares.

NAPOLÉON Ier BIENVEILLANT.

Un jour, d'Hauterive arrive à son audience avec un rapport sur une personne du faubourg Saint-Germain. Il y a danger de vie, une femme, plusieurs enfants. D'Hauterive commence à lire. Napoléon s'anime : "Est-ce que vous voulez me faire tomber en question ? Qu'est-ce que cela signifie ?" Et il saisit le rapport des mains de d'Hauterive et parcourt son cabinet, tenant le papier en l'air et répétant : "En quoconnille ! En quoconille !" d'Hauterive, hors de lui, pour finir l'Empereur, prend, lui, le rapport, le déchire, lit le rapport jusqu'au bout. Napoléon s'est apaisé, il se rapproche, dit simplement : "C'est bon pour une fois" et adopte les conclusions proposées. De même dans l'affaire de Gérard de Nervaval, de même dans la question des privilèges des ambassadeurs étrangers, d'Hauterive en vieux sanglier fait rage, maintient ses idées, et Napoléon, convaincu, fait par y acquiescer. Il l'est point. Je seul qui donne ainsi des colères à l'Empereur. Decrès, le ministre de la marine, se met en colère ; et qui fait les excuses ? Napoléon : "Je suis fâché, écris-moi, que vous vous soyez mis en colère contre moi ; mais enfin, une fois la colère passée, il n'en reste plus rien, l'espère donc que vous ne m'en voudrez pas de rancune."

Napoléon, si assidu pendant le Consulat qu'il venait au Conseil d'Etat tous les jours pour ainsi dire, présidait encore chaque semaine, en 1809, deux ou trois fois. La séance ouvrait à midi et demi : il arrivait en général vers une heure, et le matin, consistait l'ordre du jour imprimé, déposé sur son bureau avec la *distribution* réglementaire (parfois avec une *distribution* spéciale, comme lorsque d'Hauterive y mettait son mémoire sur les privilèges des ambassadeurs imprimé pour l'*Empereur seul*), appelait l'affaire qui lui convenait et engageait la discussion. Cette discussion était pleine, entière et libre. "Au Conseil d'Etat, dit un témoin, loin d'être banni dans la discussion, Napoléon avait établi une liberté que allait jusqu'à la contradiction, qu'il provoquait lui-même pour connaître tout ce qu'on pouvait opposer à ses vues." Ce n'est pas qu'il s'échauffe ; dans la discussion au sujet de la banque de Saint-George, où Corvetto est rapporteur, il se laisse aller à lui dire : "Mais, Monsieur, vous êtes donc en cette question l'avocat de tout le monde ? Corvetto se blesse, il se promet de ne point aller à la réception du dimanche ; mais lorsque dans la chambre d'Angely vient le chercher. N'importe ; le mécontentement se perdra dans la foule ; mais dès que l'Empereur aperçoit Corvetto, il pique sur lui, avec son sourire le plus doux, il lui dit : "Je suis bien aise de vous voir ici, monsieur Corvetto, pour vous dire que j'ai été très content de vous à la séance du mercredi ; c'est comme cela que je demande qu'on s'explique au Conseil quand je demande un avis."

LE DÉLASSEMENT DE NAPOLÉON Ier.

Dans son cabinet ou au Conseil, Napoléon semblait prendre à tâche de justifier ce mot qu'il avait dit : "Je ne connais pas chez moi la limite du travail," et tout naturellement, il pensait que ses collaborateurs étaient construits comme lui. Un jour, cherchant, devant un de ses ministres, dans son cabinet intérieur, quelques notes sur la petite table destinée à son secrétaire, il trouve et lit à haute voix ce commencement de lettre : "Depuis trente-six heures, je n'ai pu m'écarter du cabinet de....'—le billet était destiné par le secrétaire à sa femme, qui habitait près des Tuileries :— "Vous voyez, dit Napoléon qu'il trouve encore le temps d'écrire des douceurs, et il se plaint !"

Pourtant à des jours, brusquement, la machine s'arrêtait. La nature imposait une détente nécessaire, subite, absolue. C'était, comme dit le peuple, *la fête*, une inaptitude à tout travail, même à tout divertissement, le repos auquel le cerveau surmené est contraint à des heures, comme si, épuisé, il ne pouvait plus décréter de pensée. Alors, sans sortir du palais, sans même quitter son cabinet, il allait, venait, virait, s'étendait sur la cheminée, sommeillait, ou faisait semblant, s'ennuyait sur le bureau de son secrétaire, bâillait, parlait à bâtons rompus de ses projets, de sa santé, de ses manies, de son passé. Il lui frottait les oreilles, lui frappait doucement l'épaule ou la joue, ennuyé de le voir continuer son travail. Ou bien il parcourait les tablettes de sa bibliothèque, jugeant en passant les uns et les autres, s'arrêtant à Corneille ou à Voltaire, prenant le volume idéalisant une tirade ou trouvant de la *Mort de César*. Ou bien, il chantait, d'une voix forte, très fausse. C'étaient des lambeaux de romances, d'opéras anciens, du *Devin de Village*, des ministerielles sentimentales de l'Almanach des Muses, ou bien, si son esprit était sur grave, des hymnes de temps de la Révolution, des strophes du *Chant du Départ*. Il était rarement dans l'air et répétait un quart d'heure les mêmes paroles. Il affectionnait surtout une romance dont il ne savait qu'un vers :

Oui, c'en est fait, je me marie....

Parfois, des jours là, il s'amusait à faire des cachets sur les enveloppes que le général avait préparées. Mais c'était un mauvais jeu : en 1809, il se trompa d'enveloppe, envoya à l'empereur d'Autriche une lettre qu'il écrivait à l'Empereur de Russie, bien heureux qu'on prît le change sur le portrait, et lui reprendre le message sous un prétexte ; dès lors, il renonça à ce passe-temps.

ARRIÈRE,
...RATEUR.
...nnel et Bourbon,
...descriptions
de New York.
...NIX
-ORLEANS.
...92.000.000 00
1.334.460 81
5.676.306 79
...ionales.
...ants et les autres
29 mai—1 ha
...ITZ,
...S
...Annuel
...SURANCE
...NY,
...ANS.
...ances du
...Orléanais.)
...à ce chartre,
...affaires pendant
...1892:
...$698.673 87
...138,565 59
...8727.239 46
...154,938 89
...$572,803 57
...$130,733 69
...441,568 89
...21,398 82
...2422.907 71
...97,180 42
...3,689 00
...$514,156 27
...$252,220 00
...14,936 00
...154,938 89
...42,919 48
...1,044 00
...$514,156 27
...gazette et cer-
...Président.
...Vice-Président.
...Trésorier.
...Secrétaire.
...de finances de la
...of New Orleans,
...un seigneur aux
...que l'expose au
...la situation.
...RODEN,
...WOODWARD,
...ARTZ,
...Gérant.
...de finances.
...Germania
...17 janvier 1891.
...qu'exige en chaque
...suivant pour la
...1892:
...$437,622 50
...925,345 21
...43,910 48
...25,345 21
...$18,565 27
...lui assurant une bo-
...du dit fonds.
...marchés.)
...866,708 66
...194,955 80
...88,469 00
...28,500 00
...28,800 00
...5,125 00
...195 00
...100 00
...635 00
...50 00
...97,180 42
...3,689 00
...$252,220 00
...14,936 00
...154,938 89
...42,919 48
...1,044 00
...$514,156 27
...gazette et cer-
...Président.
...Vice-Président.
...Trésorier.
...Secrétaire.
...de finances de la
...of New Orleans,
...un seigneur aux
...que l'expose au
...la situation.
...RODEN,
...WOODWARD,
...ARTZ,
...Gérant.
...de finances.
...Germania
...17 janvier 1891.
...qu'exige en chaque
...suivant pour la
...1892:
...$437,622 50
...925,345 21
...43,910 48
...25,345 21
...$18,565 27
...lui assurant une bo-
...du dit fonds.
...marchés.)
...866,708 66
...194,955 80
...88,469 00
...28,500 00
...28,800 00
...5,125 00
...195 00
...100 00
...635 00
...50 00
...97,180 42
...3,689 00
...$514,156 27
...$252,220 00
...14,936 00
...154,938 89
...42,919 48
...1,044 00
...$514,156 27
...gazette et cer-
...Président.
...Vice-Président.
...Trésorier.
...Secrétaire.
...de finances de la
...of New Orleans,
...un seigneur aux
...que l'expose au
...la situation.
...RODEN,
...WOODWARD,
...ARTZ,
...Gérant.
...de finances.
...Germania
...17 janvier 1891.
...qu'exige en chaque
...suivant pour la
...1892:
...$437,622 50
...925,345 21
...43,910 48
...25,345 21
...$18,565 27
...lui assurant une bo-
...du dit fonds.
...marchés.)
...866,708 66
...194,955 80
...88,469 00
...28,500 00
...28,800 00
...5,125 00
...195 00
...100 00
...635 00
...50 00
...97,180 42
...3,689 00
...$514,156 27
...$252,220 00
...14,936 00
...154,938 89
...42,919 48
...1,044 00
...$514,156 27
...gazette et cer-
...Président.
...Vice-Président.
...Trésorier.
...Secrétaire.
...de finances de la
...of New Orleans,
...un seigneur aux
...que l'expose au
...la situation.
...RODEN,
...WOODWARD,
...ARTZ,
...Gérant.
...de finances.
...Germania
...17 janvier 1891.

FEUILLETON.

TUE-LES !

GRAND ROMAN INÉDIT

—PAR—

GEORGES MALDAGUE.

TROISIÈME PARTIE.

(Suite.)

La porte du vestibule n'était pas fermée non plus.

Ils entrèrent dans la maison.

Personne.

Ils ouvrirent les portes, au rez-de-chaussée, au premier étage.

Personne non plus.

Des chambres vides, sans meubles, à l'exception de deux pièces, à peu près habitables.

—Il y a un pavillon, le sentier qui mènait du côté où pointait le toit, entre les arbres.

Simon arrivait, en même temps que lui, au petit bâtiment.

Un cri, un grand cri de détresse, partait de là au moment où ils l'atteignaient.

Nini, qui les suivait toujours, s'arrêta net au milieu du sentier.

Les deux jeunes gens donnèrent en même temps à la porte un vigoureux coup d'épaule.

Cette porte, peu solide, abîmée par l'humidité, céda sous cette poussée, se détachant aux trois quarts de ses gonds.

Simon de Brancourt pénétrait, avant Octave Leferrier, dans la pièce basse.

Léone venait d'être entraînée vers la chaise longue, par le comte de Morellas.

Celui-ci la lâcha à l'instant où la porte s'ouvrait, livrant passage aux deux jeunes gens.

Avant qu'il eut eu le temps de se reconnaître, Simon lui sautait à la gorge.

L'attaque fut si prompte et si violente, qu'il chancela, puis recula jusqu'au mur, où il resta collé, maintenu par l'étreinte de fer du jeune homme.

Simon de Brancourt était robuste, Guy de Morellas doué d'une force peu commune pouvait se mesurer avec n'importe qui.

La surprise passée, il se dégagea, repousse son agresseur.

Non seulement, il le retrouva bientôt en face de lui, mais Octave Leferrier ayant saisi un siège qu'il se mit à brandir au dessus de sa tête, s'avançait en même temps.

Léone, défaillante, n'avait pas la force d'articuler un mot.

Sur le seuil du pavillon, Mlle Nini, l'intrépide canotière, demeurait immobile, la bouche ouverte, sa frimousse chiffonnée, toute décomposée.

Le comte s'apprêtait à lutter, les poings fermés comme pour une séance de boxe.

Un gémissement de Léone attira l'attention de Simon de Brancourt qui, la voyant faiblir, s'élança vers elle.

Mlle Nini se précipite également.

M. de Morellas n'avait plus qu'à s'occuper du jeune Leferrier.

Celui-ci, petit, mince, n'était pas pour lui un adversaire sérieux

Il saisit par un pied la chaise qui commençait à peser dans la main d'Octave et le força à lâcher prise, la laissa retomber sur le parquet.

Puis, d'une poussée, écartant le jeune homme, il atteignit la porte en deux enjambées.

Une fois là, il se retourna, et croisant ses bras sur sa poitrine, regarda, riant d'un rire amer et sarcastique, l'étonnant en médecine, à genoux aux pieds de Léone, déjà remise de ses défaillances, se serrant dans les siennes, les mains que la jeune fille lui abandonnait, tandis que sa bouche esquissait un pâle sourire de remerciement.

—Je comprends, fit-il, au milieu de ce rire, je comprends ce dédain, ce courroux, cette cruauté.... Louis d'Arneville est depuis longtemps oublié. Parfait, parfait ... je comprends !

La phrase n'était pas achevée, que Simon avait bondi.

Mais cette fois, Léone s'élançait ; elle était entre eux.

—Je vous en supplie, dit-elle à l'interne, laissez partir cet homme.

—Vous le défendez ?

—Je ne le défends point.... Il n'est point digne de votre colère....

Guy de Morellas poupre au grondement de rage.

—Digne ou indigne de votre colère, Mademoiselle de Brancourt, nous nous retrouverons en présence.

—Quand vous le voudrez, Monsieur, et aussitôt que vous le voudrez.

—Alors, le plus tôt possible.... Je vous enverrai de mes nouvelles.

—Vous recevrez d'abord des mienne, coquin ! misérable !

—Non pas adieu, mais au revoir !

M. de Morellas descendit les trois marches verdies du pavillon.

Avant de s'engager dans le sentier qui devait le mener à l'allée, aboutissant à la grille, il se retourna, et, plus livide, les yeux hors des orbites, la lèvre écumante, il cria :

—Je me prends celle que j'aime.... la seule femme que j'ai aimée jamais.... Si je ne la possède point, je ne la possèderas pas longtemps.... Souviens-toi de ceci, Simon de Brancourt, c'est que le comte de Morellas est de première force à l'épée et à l'épée seule.... Et toi, Léone de Livy, médite mes paroles : le premier cet mort d'une balle au cœur, celui-ci pourrait bien mourir de même !

Si Simon ni Léone ne répondirent, dédaigneux de la menace et de l'insulte.

Mlle Octave Leferrier, descendant à son tour les trois degrés de pierre, riposte avec le même geste que le comte :

—Il restera quelqu'un pour le vengeur..... ce quelqu'un, ce sera moi !

Guy de Morellas eut à peine un haussement d'épaules.

A grands pas, il arpentait le sentier, gagnait l'allée.

Il disparut de l'autre côté de la maison abandonnée, aussitôt après l'ignoble besogne remplie par la maîtresse et sa servante.

Dix minutes plus tard, Mlle de Livy, au bras de l'étudiant en médecine, tous deux accompagnés naturellement par Octave et par sa compagne, entraient au restaurant du bord de l'eau, où ils demandaient une pièce particulière.

Peu à peu Léone devait se remettre de la terrible émotion que lui causait la scène dans laquelle elle était succombée sans l'intervention,—elle pouvait dire miraculeuse,—de ses souveniers.

Octave Leferrier fut mis au courant de la façon dont je comte avait attiré l'artiste dans cette maison isolée où elle devait prendre la commande d'un buste.

Sans lui, sans la rencontre des deux jeunes gens, Simon continuait à attendre, suivant les instructions reçues, à l'endroit convenu, du moins pendant un certain temps encore.

Et la malheureuse jeune fille était déshonorée,

Il est des crimes sur lesquels la pensée n'ose s'arrêter.

Octave fit servir à dîner, et en campagne, à qui Mlle de Livy avait tendu une main sympathique, essaya d'égayer le repas, tout en se tenant sur une réserve qui n'entrait pas dans ses habitudes.

On resta grave, malgré ces efforts.

Vers huit heures, les deux couples reprirent le train pour Paris.

On se sépara à la gare de l'Est.

Simon reconduisait chez elle Léone.

Ils montèrent en voiture à quelques pas de la gare.

La jeune fille, après avoir fait d'inoyables efforts pour reconquérir un calme relatif, se sentait incapable de dompter la surexcitation qui s'emparait d'elle.

Il fallait qu'elle s'y laissât aller ; les nerfs, maîtrisés, prenaient leur revanche.

Elle se mit à trembler ; des sueurs lui montaient au visage.

Elle étouffait.

Simon fit arrêter devant une pharmacie, y prit des soin.

La jeune fille les respire presque constamment, le long du trajet.

Quand ils arrivèrent avenue de l'Observatoire, elle était un peu mieux, sans se trouver bien encore.

—Il faudra vous mettre au lit immédiatement, lui avait dit Simon, je vous donnerai une potion calmante, une bonne nuit de sommeil et vous aurez repris votre aplomb.

Comme ils passaient devant la loge de la concierge, celle-ci les arrêta.

—C'est Mlle de Livy !.....je vous croyais à la campagne pour plusieurs jours !

—Je n'ai jamais dit cela.....J'avais tout simplement une course à faire.

—Comment, une course..... Mais votre bonne, qui vient de partir avec une malle !

—Ma bonne !

—Oui, Mlle Félicie.... Elle nous a dit qu'elle allait vous rejoindre, en emportant vos affaires.

Mlle de Livy ne répondit pas ; ses bras tombaient le long de son corps.

Simon l'interrogeait du regard.

—Entrez donc, mademoiselle, dit la concierge, vous êtes pâle comme une morte.

La jeune fille ne se fit pas prier ; ses jambes refusaient de la soutenir.

Elle entra et s'assit sur la chaise qu'on lui présenta.

Que voulait dire ce départ, qui ressemblait à une fuite ?

L'étudiant en médecine interrogea à sa place.

Il ne reçut pas d'autre réponse, que celle qu'on venait de donner à la jeune fille.

La concierge décrocha d'un clou, près de la porte, une clé qu'elle remit à Mlle de Livy.

—Voilà, mademoiselle ; elle me l'a donnée avant de partir, pour le cas où il arriverait quelque chose.

C'est, étrange, murmura Léone, qui prenait le dessus sur cette nouvelle émotion.

—Pius qu'étrange ! répondit Simon, très préoccupé.

Et, avec une inquiétude qu'il ne cherchait pas à dissimuler :

—Vous n'allez pas passer la nuit seule ?.... Fatiguée comme vous l'êtes, ce serait imprudent, vous pouvez avoir besoin de quelque chose.

—Si mademoiselle avait besoin, elle n'aurait qu'à appeler par une fenêtre de la cour, dit la concierge ; j'entendrais tout de suite et j'accourrais.

—C'est ce que je ferai..... Je ne suis pas peureuse ; une fois mes portes bien fermées, je suis tranquille chez moi.

Simon de Brancourt demeurait soucieux, presque sombre.

On parla pendant un quart d'heure, au moins, de Félicie.

Les concierges, mari et femme, ne se gênaient pas pour faire des suppositions.

Cette Félicie était, comme tant d'autres, une gourgandine.

Mademoiselle avait confiance en elle, on ne disait rien.

Mais on lui avait trouvé plus d'une fois des allures louches.

Ainsi, au moment du vol....

Mlle de Livy interrompit ; il ne fallait pas aller si loin.

La servante pouvait être partie par coup de tête.

Elle se rappelait lui avoir présenté, ces derniers jours, quelques observations qu'elle avait mal prises.

Si elle ne revenait pas, elle enverrait à son amie des explications.

La jeune fille sortit de la loge, suivie par Simon, qui voulait la réintégrer chez elle.

Tout s'y trouvait en ordre.

L'atelier, la cuisine, le cabinet où couchait la bonne, avaient leur aspect habituel.

Mais des quelques objets appartenant à cette dernière, et qu'elle laissait en vue, il n'en restait aucun.

Sa malle, logée contre la muraille, à la tête de son lit, avait disparu.

Elle était bien partie.

—Quelle journée ! fit Léone, en pressant son front des deux mains.

—Oui, quelle journée ! répéta Simon ; cette fuite est incompréhensible.

—Quelque lubie lui aura tourné la cervelle.... Je ne m'explique son départ subit que de cette façon.

L'interne hocha la tête.

—Vous souvenez-vous, interrogea-t-il, de ce que je vous ai dit un jour ?

—A son sujet ?

—Oui.

—Je ne me souviens pas.

—Je vous ai dit que je n'aimais pas sa figure..... Elle a trouvé vicieuse, fausse..... Nous autres médecins nous sommes forcément physionomistes.

—Cette fille m'a témoigné, en maintes circonstances, du dévouement.

Il haussa les épaules.

—Je ne me fie pas à ces dévouements-là.....

Dans le visage, les yeux trompent rarement, et son yeux n'avaient rien de bon.

Léone ne répliqua point.

Elle venait d'enlever son chapeau, le manteau commençait à noircir noire semée de jais, qui couvrait ses épaules.

Et elle marchait lentement, d'un bout à l'autre de l'atelier, portant encore fréquemment la main à son front.

—Voulez-vous savoir ce que je pense ? demanda Simon, qui restait debout au milieu.

Elle s'arrêta à deux pas de lui, faisant un signe d'acquiescement.

—Je pense que votre concierge a toute justesse..... qu'elle n'est pas étrangère à l'histoire de vol.

—Taisez-vous ! fit Mlle de Livy avec un frissonnement.

—Et cette fuite, juste aujourd'hui, poursuivit le jeune homme, me portera à croire..... qu'elle avait des soupçonneux avec le misérable qui vous a attirée à Nogent.

—Taisez-vous ! dit encore Léone, frissonnant plus fort.

Le jeune fille les respire presque constamment, le long du trajet.

Quand ils arrivèrent avenue de l'Observatoire, elle était un peu mieux, sans se trouver bien encore.

—Il faudra vous mettre au lit immédiatement, lui avait dit Simon, je vous donnerai une potion calmante, une bonne nuit de sommeil et vous aurez repris votre aplomb.

Comme ils passaient devant la loge de la concierge, celle-ci les arrêta.

—C'est Mlle de Livy !.....je vous croyais à la campagne pour plusieurs jours !

—Je n'ai jamais dit cela.....J'avais tout simplement une course à faire.

—Comment, une course..... Mais votre bonne, qui vient de partir avec une malle !

—Ma bonne !

—Oui, Mlle Félicie.... Elle nous a dit qu'elle allait vous rejoindre, en emportant vos affaires.

Mlle de Livy ne répondit pas ; ses bras tombaient le long de son corps.

Simon l'interrogeait du regard.

—Entrez donc, mademoiselle, dit la concierge, vous êtes pâle comme une morte.

La jeune fille ne se fit pas prier ; ses jambes refusaient de la soutenir.

Elle entra et s'assit sur la chaise qu'on lui présenta.

Que voulait dire ce départ, qui ressemblait à une fuite ?

L'étudiant en médecine interrogea à sa place.

Il ne reçut pas d'autre réponse, que celle qu'on venait de donner à la jeune fille.

La concierge décrocha d'un clou, près de la porte, une clé qu'elle remit à Mlle de Livy.

—Voilà, mademoiselle ; elle me l'a donnée avant de partir, pour le cas où il arriverait quelque chose.

C'est, étrange, murmura Léone, qui prenait le dessus sur cette nouvelle émotion.

—Plus